

A Bologne, les films oubliés reprennent vie

La 33^e édition du festival Il Cinema ritrovato a mis en lumière pépites et redécouvertes

CINÉMA

BOLOGNE (ITALIE)

L'histoire du cinéma n'est pas une discipline gravée dans le marbre, mais une matière évolutive qui réserve autant de pépites exhumées que de territoires encore inconnus. C'est ce que prouve chaque année le festival Il Cinema ritrovato (« le cinéma retrouvé »), organisé par la Cinémathèque de Bologne, en Italie, en proposant pendant toute une semaine un véritable festin de films fraîchement restaurés, puisés dans l'inépuisable bagage des archives mondiales.

Pour sa 33^e édition, qui s'est tenue jusqu'au 30 juin, l'on a pu voyager, par exemple, entre la Corée du Sud des années 1960 (« Sous le ciel de Séoul ») et des fictions ouest-allemandes de l'immédiat après-guerre (« Nous sommes les indigènes de la Trizone »). Sans oublier le temps fort du festival, chaque soir, avec la grande projection publique sur la piazza Maggiore, où les places s'arrachent pour admirer, sous les étoiles, des classiques comme, cette année, *The Cameraman* (1928), de Buster Keaton, ou *Los Olvidados* (1950), de Luis Buñuel, à l'ombre calme et majestueuse des édifices médiévaux qui entourent le périmètre.

Images du passé

L'attrait du festival, adossé au laboratoire de restauration bolognais L'Immagine ritrovata (« l'image retrouvée »), est évidemment de redonner vie aux images du passé, de les restituer

sur l'écran comme au premier jour, dans leur lustre originel. Mais la restauration d'un film ne se résume pas à une simple remise en état : il s'agit aussi de faire resurgir tout un monde enfoui dont l'œuvre porte l'empreinte.

Ainsi, dans un programme consacré aux procédés primitifs de colorisation, deux films d'archives, *Paris élégant : le bois de Boulogne* (1907) et *Le Port de Marseille* (1912), ressuscitent par bribes la France de la Belle Époque, avec un piqué et une profusion de détails proprement sidérants : tenues sophistiquées de promeneurs, jeux des enfants, activité à Marseille d'un pont transbordeur disparu... L'image restaurée nous donne à voir l'histoire autrement en recomposant par bribes la grande fresque du XX^e siècle, dont le cours se confond avec celui du cinéma.

Hasard d'une programmation pléthorique, cette édition permettait, justement, de retracer une certaine histoire, secrète et vagabonde, de la France de la première moitié du XX^e siècle. Le programme « Indochine occupée » présentait une sélection de vues « Lumière », tournées par l'opérateur globe-trotteur Gabriel Veyre au Vietnam, au Laos et au Cambodge entre 1899 et 1900, pendant l'occupation française.

Si la plus célèbre d'entre elles (*Le Village de Namo : Panorama pris d'une chaise à porteurs*) saisit une scène rayonnante d'enfants courant au-devant de la caméra, les suivantes témoignent des horreurs de la colonisation : travaux forcés (*Déchargement du four à*

Le clou fut sans doute une rétrospective consacrée à Musidora, star des années 1910 et 1920

briques), embrigadement (*Les Tirailleurs*) ou inégalités violentes (*Enfants annamites ramassant des sapèques devant la pagode des dames*). La prise de vues documentaire conserve ici les preuves criantes d'une domination qui, à l'époque, ne s'avouait évidemment pas comme telle.

Une rétrospective consacrée aux magnifiques courts-métrages de Georges Franju, cinéaste français marqué par le surréalisme (*Les Yeux sans visage*, *Judex*), déplaçait la perspective du genre documentaire de l'autre côté de la seconde guerre mondiale. Dans le terrible et bouleversant *Le Sang des bêtes* (1949), Franju filme les abattoirs de Paris (Vaugirard et La Villette) comme une métaphore des exterminations de masse dont l'humanité venait à peine de prendre conscience. *Hôtel des Invalides* (1952) accomplit l'exploit de renverser ce qui était au départ une commande de l'armée en brûlot antimilitariste, par un habile jeu de cadrages et de sonorités qui poussent l'imaginaire guerrier dans ses retranchements. A chaque fois, le cinéaste contourne la

censure par l'éloquence plastique de ses choix de mise en scène.

Du côté de la fiction cette fois, la rétrospective « Jean Gabin, l'homme aux yeux bleus » creusait une trajectoire insolite dans la carrière du mythique comédien. Film longtemps invisible, produit par une compagnie allemande, *Du haut en bas* (1933), de l'Autrichien Georg W. Pabst, met en scène un Gabin débutant dans le rôle d'une jeune star du football, où l'acteur se révèle à la fois enjôleur et gauche, brusque et sensible, déjà formidablement émouvant.

Le clou du festival fut sans doute une rétrospective consacrée à une autre icône du cinéma français, la merveilleuse Musidora, star des années 1910 et 1920 adulée par les surréalistes. L'image la plus célèbre de Musidora est extraite du serial *Les Vampires* (1915), de Louis Feuillade, où celle-ci déambule sur les toits de Paris revêtue d'une combinaison noire. Ce qu'on sait moins, c'est que l'actrice a aussi produit et réalisé quatre films dont le très beau *Pour don Carlos* (1921), qui prend pour cadre la guerre entre carlistes et Bourbons dans l'Espagne du XIX^e siècle. Tourné dans les paysages rocaillieux du Pays basque espagnol, animé d'une véritable fièvre romanesque, le film dépasse le statut de curiosité pour révéler une cinéaste ignorée. Exactement le genre de « retrouvailles » qu'on pouvait attendre d'un festival comme Il Cinema ritrovato, le plus à l'avant-garde de notre mémoire collective. ■

MATHIEU MACHERET